

Remerciement pour le Prix Michel Dentan

J'exprime toute ma reconnaissance au jury du prix Dentan. L'honneur qu'il me fait me touche vivement, et peut-être aujourd'hui plus que jamais : lorsqu'il débute, un écrivain a besoin d'être encouragé. Mais plus tard, lorsqu'il continue de n'être qu'un écrivain, il a besoin, parfois, d'être gardé du découragement. À vingt ans, il vit l'écriture comme une aventure tout intérieure, toute personnelle. Mais au fur et à mesure que les années passent, il éprouve plus intensément la nécessité de recevoir de la société des signes d'intelligence, et de reconnaissance. Jeune, il s'interroge sur sa vocation. Moins jeune, il s'interroge sur son rôle. Il a besoin que le réel ait besoin de lui. Il se demande avec une anxiété que les années aggravent : pourquoi créer de la fiction ? Et pour qui ?

C'est dire si je suis heureux de recevoir un prix littéraire comme celui-ci. Heureux, d'abord, que ce genre de prix puisse exister. Car à travers lui, la société, c'est-à-dire la réalité, ne rend-elle pas hommage à la fiction ? Ne lui donne-t-elle pas une manière de reconnaissance publique, d'adoubement social ?

L'espoir de l'écrivain serait donc fondé : la fiction emporte quelque chose du réel, elle apporte quelque chose au réel, et le réel lui en donne acte !

Il n'y a peut-être pas là de quoi se montrer si stupéfait. Personne n'a jamais nié que la fiction romanesque apporte quelque chose au réel. La fiction divertit, au sens le plus noble du terme ; disons plutôt qu'elle nous arrache, sans violence, au divertissement qu'est la vie quotidienne. Elle peut nous procurer les douleurs aimables et les joies pures d'une vie seconde. Elle nous fait le don précieux d'un temps qui a les vertus d'un espace, et qu'on peut parcourir en tous sens – un temps de liberté. C'est de cela, sans doute, qu'on est reconnaissant à l'écrivain.

La fiction romanesque a-t-elle besoin d'autre chose pour convaincre et se convaincre qu'elle enrichit le réel ? Donner du plaisir et parfois du bonheur, n'est-ce pas suffisant ? Faut-il espérer davantage ?

*

Oui, j'espère davantage. Du moins voudrais-je m'assurer que l'écriture d'un roman, pour être une activité très particulière, n'est pas pour autant une activité marginale, et qui se pratiquerait dans le refuge clos de l'imaginaire. Ce que je crois, c'est que la littérature ne s'écrit ni ne se lit hors les murs de la société, ou de ce qu'on appelle la vie, mais bien au cœur de la cité humaine. Tout simplement parce que le réel et l'imaginaire ne sont pas deux mondes séparés comme prétendent l'être le travail et les vacances, mais que *toute* activité humaine digne de ce nom a partie liée avec l'imaginaire.

Comment oublier en effet que l'être humain tout entier est un être d'imaginaire, et même, sans jouer sur les mots, sans forcer sur la métaphore, un être de *fiction* ? La seule spécificité de la littérature, n'est-ce pas de jouer, sur une scène intérieure, ce mystère de l'imaginaire, comme au Moyen-Age on jouait sur le parvis des églises

des Mystères qui tramaient et orientaient toute la vie de la communauté ?

Oui, la fiction romanesque n'est qu'un cas particulier de la fiction humaine : la fiction, c'est-à-dire l'entreprise de faire exister un monde qui n'existe pas – entreprise que tente, à sa manière, et par les moyens du langage, le romancier – est la chose du monde la mieux partagée. L'homme, dans toutes les activités qui le définissent en tant qu'homme, a-t-il jamais fait autre chose que s'inventer lui-même, et se projeter hors de lui-même en concevant ce qui n'est pas, ce qui n'est pas encore ? N'est-il pas l'être capable de songe ? L'imagination n'est-elle pas la reine des facultés ?

Ce qu'on appelle la réalité humaine, et qu'on prétend opposer à la fiction, est-ce autre chose que le fruit de l'imaginaire individuel et social, conscient et inconscient ? Est-il un seul acte, une seule pensée qui ne soit « fiction », c'est-à-dire invention et création de soi, au sens où Erasme disait, résumant d'un mot tout l'humanisme : *homines non nascuntur sed effinguntur* – les hommes ne naissent pas, ils se façonnent, ou si j'osais risquer le mot, ils se *fictionnent* ?

L'être humain n'est rien d'autre qu'une puissance d'imaginer, et de s'imaginer, donc d'inventer ce qui n'est pas, et de s'inventer au travers de ce qui n'est pas. Coleridge disait que la fiction littéraire demande au lecteur une « suspension volontaire de la méfiance ». On peut en dire autant de toutes les institutions humaines. Ce qui ne revient pas à les réduire à du vent, mais à en souligner la part de création, la nature créée.

La fiction ne fait pas seulement les discours romanesques, elle fait aussi les discours politiques, religieux, sociaux, économiques, techniques. Dans ce qu'ils ont de créateur, mais bien sûr aussi dans ce qu'ils peuvent avoir d'illusoire. Le pouvoir de fiction, ce n'est pas seulement le pouvoir de *façonner*, de donner forme ; c'est aussi, comme le veut l'étymologie, le pouvoir de *feindre*. C'est la faculté, si

mystérieusement humaine, elle aussi, de présenter le factice pour le réel, de donner l'ombre pour la proie. L'homme est tout entier pouvoir de fiction, oui. Pour le meilleur ou pour le pire.

*

Il semble que je me sois terriblement éloigné de la fiction *littéraire*, celle des romanciers. Que vient-elle faire dans une définition si vaste et si générale ? N'est-elle pas devenue une goutte d'eau dans l'océan créateur ou simulateur de l'esprit humain ? Si tout est création, si la fiction est le propre de l'homme, en quoi l'art des mots se distingue-t-il des autres activités de l'esprit et des autres activités sociales ?

Je l'ai déjà suggéré, et j'y reviens : le roman n'a d'autre singularité que de vivre à l'état pur, ou à l'état de jeu, si l'on préfère, ce mystère de l'imaginaire humain – ce mystère puissant, universel, ambigu et bifide. Si je recourais à la vieille image du roman comme miroir, je devrais dire que la fiction littéraire *réfléchit* tous les discours humains, et les révèle inventeurs ou menteurs, créateurs ou affabulateurs – souvent les deux à la fois, dans des dosages variables. Je préférerais peut-être dire que le roman naît en ce lieu d'incandescence où le langage humain, avant qu'il ne refroidisse et ne se fige en figures convenues, peut encore revêtir toutes les formes possibles, et se faire créateur ou simulateur de mondes. C'est pour cela que le roman me paraît être au cœur de la vie sociale, et non pas à ses marges. De cette vie, la littérature est un témoin, à la fois vigilant et passionné.

Vigilant d'abord. Pourquoi vigilant ? Parce que le roman comporte – en toute innocence, et comme par nature – une dimension critique. Il ne peut pas ne pas discerner une voix derrière toute parole, et découvrir, derrière toute voix, un corps vulnérable ; un corps qui cherche, qui affirme, qui croit, qui aime, qui erre. La fiction littéraire

laisse discerner, ou pressentir, en tout discours humain, la part d'illusion, ou, pour le moins, la fragilité. C'est pourquoi elle a quelque chose à voir, sur un mode négatif, apophatique – je dirais presque sur un mode muet – avec la recherche de la vérité.

Cela ne signifie nullement que l'écrivain se tienne à distance du monde, encore moins « au-dessus » de lui, au-dessus de ces corps et de ces voix qu'il anime et qu'il écoute. Car ce contour humain que sa fiction repère et dessine autour de tout discours, l'écrivain le reconnaît aussi, et d'abord, dans son propre texte. Il tire parfois des flèches, mais c'est un archer blessé. Il dit parfois que le roi est nu, mais il ne se prétend pas vêtu.

*

Après la vigilance, ou plutôt avec elle, en elle, la *passion*. Car si la fiction est une conscience critique du langage, une attention souvent douloureuse à ses dissonances, et plus encore, à ses consonances factices, elle est aussi, et dans le même mouvement, un élan vers l'harmonie, un élan lyrique ; un hommage à la puissance authentiquement créatrice, à la plénitude de l'imaginaire humain. Cette dimension lyrique, ce bonheur de créer, cet élan vers les mots vivants, voilà l'essentiel. Sans cet élan, il n'y aurait tout simplement pas d'écriture. On crée parce qu'on se sent irrésistiblement participer de la création humaine. On marche de compagnie avec ceux qui marchent.

Et ce que l'écrivain semble avoir retiré d'une main, il le restitue alors de l'autre. Il tend peut-être à dépouiller les discours – et les gens – de leur prétention à la vérité, mais dans le même temps il leur donne un surcroît de vie, d'autonomie, d'humanité, de mémoire. Ce qu'il leur a pris de vérité, il le leur rend en beauté. Il a relativisé leur parole, mais il leur a donné le chant.

À cette définition de la littérature, à la fois vigilance et passion, à la fois critique et célébration, j'espère ne pas avoir été trop infidèle dans le roman que vous voulez bien récompenser aujourd'hui. *L'Énigme* est d'une certaine façon la recherche éperdue de la vérité du discours ; c'est le récit d'une quête, et, plus encore, d'une soif. À tâtons, ce livre essaie de rejoindre le lieu impossible où la fiction, précisément, devient création ; où les vérités forgées parviennent à émettre, au feu même qui les forge, la lumière la plus vive et la plus révélatrice.

Et je voudrais que ce roman réponde, de son mieux, à l'idée – ou, disons-le, à l'idéal que je me fais de la littérature : un lieu d'imaginaire singulier et révélateur, au cœur d'un imaginaire social si souvent inconscient de lui-même ; un lieu où le lecteur renoue avec sa propre puissance imaginative et puisse, en pleine conscience, mais en pleine innocence, se retrouver pour ce qu'il est, je veux dire un être créateur, et créateur de soi.